



Transatlantica

Revue d'études américaines. American Studies Journal

2 | 2010

The Businessman as Artist / New American Voices

Exposition Nan Goldin et Duane Michals

Nederlands Fotomuseum, Rotterdam

Jean Kempf



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/transatlantica/5083>

ISSN : 1765-2766

Éditeur

AFEA

Référence électronique

Jean Kempf, « Exposition Nan Goldin et Duane Michals », *Transatlantica* [En ligne], 2 | 2010, mis en ligne le 12 avril 2011, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/transatlantica/5083>

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.



Transatlantica – Revue d'études américaines est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Exposition Nan Goldin et Duane Michals

Nederlands Fotomuseum, Rotterdam¹

Jean Kempf

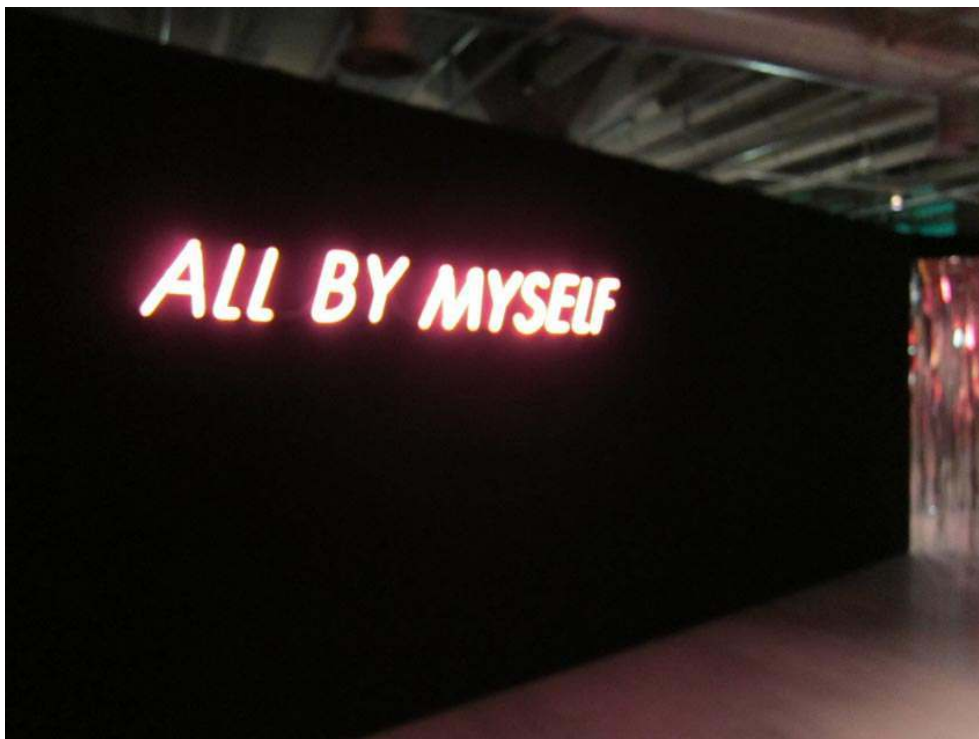
- 1 Le musée hollandais de la photographie vaut le détour, au moins pour son architecture intérieure brute mais pas brutale qui offre de beaux espaces d'exposition. Situé au milieu des anciens docks de Rotterdam qui, comme pour beaucoup de villes portuaires, ont été l'un des lieux de la reconquête architecturale, il est aussi placé à deux pas de l'hôtel New York (<http://hilton.org.uk/facade/rotterdam-hotel-new-york.jpg>), dernier vestige des lignes transatlantiques. Cet hôtel, où l'on passait sa dernière nuit avant l'embarquement pour l'Amérique ou d'autres pays lointains, est aujourd'hui rénové et offre une ambiance agréable et un peu désuète.
- 2 Mais je m'égare. Le musée de la photo donc. On peut y voir en ce moment quatre projections diapos et des collages d'images (**image 3**) de Nan Goldin (*Poste Restante* du 2-10-2010 au 2-01-2011) ainsi qu'une exposition « panoramique » (le mot rétrospective serait trop fort) de Duane Michals (*Dr Duanus* du 18-09-2010 au 2-01-2011).
- 3 Les projections de Nan Goldin (née en 1953), que signalent des néons colorés et criards (**image 1**), ont lieu dans quatre cubes placés par couples, face-à-face, auxquels on accède à travers un rideau de lamelles argentées (**image 2**). Les images qui datent toutes de la période 1980-90 ont pour certaines été publiées dans ses albums. Elles s'enchaînent en fondu sur une bande-son très présente. Le tout se répète, se croise d'une projection à l'autre, tant et si bien que l'on finit par ressentir une familiarité avec ses personnages, qui semblent presque faire partie de notre famille.
- 4 Autour des cubes de projection, pour approfondir la connaissance de l'œuvre, on peut consulter les ouvrages de la photographe en se « posant » (littéralement) sur des sièges faits de matelas ficelés par paquets de deux ou trois. L'allusion est un peu appuyée mais plutôt drôle. J'en profite pour me replonger, allongé, dans cette photographie qui, depuis qu'elle s'est imposée dans les années 80 sur la scène contemporaine, ne cesse de nous interroger sur sa *valeur* : est-on devant une (vraie) œuvre ou au contraire devant la banalité absolue, que seul le caractère un peu osé des sujets arrive à maintenir encore à flots ? La réponse est probablement à chercher dans cette tension. L'œuvre de Nan Goldin

ne se situe pas dans une conception classique de l'art, pas plus qu'elle ne s'inscrit dans une approche conceptuelle. Elle explore pourtant l'un des champs majeurs qu'ouvre la photographie contemporaine : l'autobiographique, le journal intime, l'album personnel, qu'elle livre ou qu'elle ouvre, sans apprêt, au public. Les livres d'ailleurs ne rendent pas justice à la démarche : la vraie manière de voir du Nan Goldin, c'est la soirée diapo, comme elle avait pu le proposer aux rencontres d'Arles en 1987, à l'invitation de François Hébel. Ici à Rotterdam, le caisson noir où s'installe le visiteur est beaucoup plus proche de la salle de séjour où l'on projette ses images de famille que du grand théâtre des Arènes.

- 5 Mais, depuis cette époque des débuts, la projection de diapos a disparu des pratiques sociales, les diapos elles-mêmes ont disparu, et le numérique est arrivé avec sa facilité à saisir au plus près tous les instants de l'existence, à faire des autoportraits dans toutes sortes de situations, et plus encore à les diffuser avec une facilité sans pareille, sous forme d'objet légers, à consommer rapidement, d'un clin d'œil, sans se « prendre pour un artiste ». Ce qui constituait encore dans les années 80 le décalage entre Nan Goldin et les amateurs, qui donnait à ses images une apparence de « diapo-de-monsieur-tout-le-monde » (qui n'en étaient pas en réalité), a totalement disparu. La pratique commune a rattrapé l'œuvre et nous sommes tous devenus des Nan Goldin. Ses images apparaissent ainsi aujourd'hui plus comme des jalons dans une histoire de la photographie que comme les œuvres vives qu'elles furent. Pourtant, il reste dans cette intimité livrée quelque chose de touchant et souvent de presque beau. On garde en mémoire quelques portraits fluides, ainsi qu'une ambiance de douleur et de légèreté. Les visages flous, les miroirs et les regards, les corps allongés, les étreintes : tout cela n'est ni vraiment nouveau ni nécessairement « génial », mais c'est une matière sensible à laquelle, il me semble, on peut être encore réceptif aujourd'hui. Une qualité aussi sauve Nan Goldin, c'est le caractère d'autodérision de son travail : les projections sont accompagnées d'une bande-son si totalement redondante, si littérale et si kitsch, que l'on est prêt à accepter sa proposition de la suivre pendant quelques dizaines de minutes.
- 6 Avec Duane Michals (né en 1932), exposé à l'étage en dessous, on change bien entendu de régime (**image 4**). Michals est un cérébral spirituel et facétieux ("Self-portrait as a devil on the occasion of my fortieth birthday"). Photographe discret et sensible, son importance dans la photographie et l'art contemporain est plus importante qu'il n'y paraît. C'est un bel ensemble d'images qui est présenté ici et qui donne un excellent aperçu des facettes de son œuvre jusqu'aux plus récentes images en couleurs que j'ai découvertes à cette occasion. De ces dernières, je ne sais que dire. Je les trouve sans grand intérêt, ni plastique ni intellectuel, comme si le format (très grands formats ou les tirages japonisants en forme d'éventail) lui restaient étrangers. Heureusement, elles ne représentent qu'une toute petite partie de l'exposition.
- 7 On peut commencer la visite par les séries, bien sûr, qui ont fait sa marque de fabrique, petits tirages noir et blanc montés sur marie-louise avec des légendes manuscrites dans une écriture un peu tremblée. Mais pourquoi pas par un Michals plus sensuel et moins directement joueur, avec ses portraits qui constituent aussi des clefs d'interprétation de son propre travail. Portraits d'autres artistes qu'il admire, et qui souvent développent, comme lui, humour et onirisme dans leur œuvre : c'est De Kooning vu de dos, Marcel Duchamp dans un cadre de fenêtre, Joseph Cornell à moitié effacé, ou Magritte apparaissant sur une toile de chevalet. Une mention spéciale pour « Who is Sidney Sherman ? » qui parodie des œuvres de l'égérie de la photographie contemporaine et les accompagnent de quelques commentaires grinçants. On sent bien là, dans un rare

moment où la gentillesse naturelle de Michals s'efface, que si pour lui l'art est un jeu, ce n'est pas un jeu intellectuellement gratuit destiné pour l'essentiel à produire de la valeur marchande.

- 8 Si le temps est au cœur de ses images, l'actualité y est en revanche absente à une exception près, discrète, par le biais d'une vue vers le sud de Manhattan avec le WTC fumant dans une atmosphère grisâtre, « Untitled 2001 », accompagnée d'un bref texte : « Angels cry and cannot sleep/Beneath the empty sky. »
- 9 Pour le reste, les séries les plus célèbres sont exposées (« I build a pyramid », « Chance meeting », « The Annunciation »), dont ma favorite : « Things are queer », que je recommande pour découvrir l'œuvre de ce lutin de la photographie. Comme souvent, Michals y mêle l'onirique et le fantastique, d'où il émane que tout ce petit monde mis en place par le photographe n'est qu'un théâtre d'ombres, un jeu de miroir, une série de poupées russes, une mise en abyme, bref une sorte d'infinie surprise dont il vaut mieux s'amuser. Et Michals s'amuse aussi (et surtout ?) de lui-même avec plusieurs auto-portraits facétieux en compagnie d'André Kertész par exemple, ou dans ce « Self-portrait with Gardian Angel » où il se met en scène avec un supposé « merchant seaman » décédé en 1932 (l'année de la naissance de Michals) et « qui n'est jamais devenu ce qu'il aurait dû devenir ». Chez lui, l'humour est une manière de pouvoir parler de choses graves, voire mélancoliques, de l'obsession pour le temps qui passe, de la disparition des êtres et des lieux aimés (« The House I once called Home. Sonny returns to the house of ghosts where he was born 70 years ago »), du retour à la poussière, que permettent de conjurer (un peu) les miroirs de la photographie.



1. Exposition Nan Goldin. "Poste restante", 2010. Photo : Jean Kempf



2. Exposition Nan Goldin. "Poste restante", 2010. Photo : Jean Kempf



3. Exposition Nan Goldin. "Poste restante", 2010. Photo : Jean Kempf



4. Exposition Duane Michals, "Dr Duanus", 2010. Photo : Jean Kempf

NOTES

1. <http://www.nederlandsfotomuseum.nl/?lang=en>
-

INDEX

Thèmes : Trans'Arts

AUTEUR

JEAN KEMPF

Université Lyon 2